

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 38 (1902)
Heft: 51-52

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

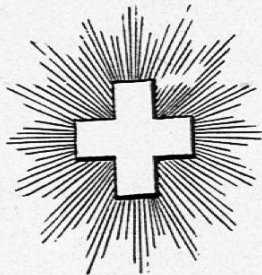
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XXXVIII^{me} ANNÉE

N^{os} 51-52.



LAUSANNE

20 décembre 1902

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : Noël. — *Chronique scolaire : Subventions à l'école primaire. Fondation Berset-Müller. Genève. Vaud. — Bonne vieille, conte de Noël. — A nos lecteurs. — Chronique amusante. — Table des matières de l'année 1902.*

Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
— Cloches, carillonnez gaîment ! —
Jésus est né. — La Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : Noël ! Noël !

Théophile GAUTIER.



CHRONIQUE SCOLAIRE

Subventions scolaires. — A la suite de la votation du 23 novembre écoulé, le Conseil fédéral a élaboré une loi d'exécution, destinée, entre autres, à fixer la répartition des subventions fédérales scolaires entre les cantons.

Le Conseil fédéral a adopté cette loi qui concorde en tous points avec les propositions formulées en leur temps par la commission du Conseil national.

— **Fondation Berset-Müller.** — La Commission administrative de cet établissement hospitalier a eu une séance à Berne, le samedi 6 décembre, dans son local habituel. A l'ordre du jour figuraient le projet de budget pour 1903, le renouvellement du bail avec le fermier et diverses questions de ménage intérieur.

Du 15 avril 1902, date de l'ouverture de l'établissement, au 1^{er} octobre de la même année, il a été dépensé au total 5337 fr. 53, soit en moyenne 1 fr. 18 par jour et par pensionnaire.

Une somme de 19,000 fr. environ peut être dépensée cette année et permet l'admission de 3 nouveaux pensionnaires, ce qui porterait à 12 le nombre des retraités du Melchenbühl. Le projet de budget prévoit une dépense totale de 16,200 fr. L'institution se développe donc dans les meilleures conditions.

GENÈVE. — Cet hiver a été marqué, pour la *Société pédagogique genevoise*, par une activité grandissante. Ses séances sont très fréquentées et à chacune d'elles, de nouvelles recrues se présentent, nombreuses. De plus en plus, elle devient un centre de réunion et de travail pour le corps enseignant à tous les degrés. Le 20 novembre, elle a procédé à une revision partielle de ses statuts; signalons entre autres la décision d'abaisser de fr. 0,50 la cotisation annuelle pour les membres abonnés à l'*Educateur*, ce qui aura pour effet d'augmenter le nombre des adhérents à notre chère revue. Dans la même séance, M. W. Rosier a parlé du subventionnement de l'école primaire par la Confédération. Le 4 décembre, la Société a discuté la question de l'enseignement de la grammaire française à l'école primaire, sujet qui a été introduit par M. Albert Dubois. Le 6 décembre, enfin, elle a fêté le troisième centenaire de l'Escalade et le 35^{me} anniversaire de sa fondation par un grand banquet qui a eu lieu dans la Salle des Rois du somptueux édifice que la Société de l'Arquebuse et de la Navigation a fait élever à la Coulouvrenière.

Cette soirée a réuni près de cent cinquante convives, parmi lesquels on remarquait plusieurs membres du Conseil d'Etat, du bureau du Grand Conseil et du Conseil administratif de la ville de Genève. M. Lucien Baatard, qui présidait, avait à son côté M. Léon Latour, président de la Société pédagogique de la Suisse romande. De nombreuses et charmantes institutrices coupaient de leurs toilettes claires les files des graves habits noirs.

L'heure des discours venues, et M. Ch. Mégard ayant été nommé major de table, M. Baatard retrace les origines de la Société, en fait l'historique et montre le chemin parcouru depuis sa fondation, en 1867, jusqu'à notre époque où elle compte près de 250 membres. Il parle ensuite de l'Escalade et décrit les pensées sérieuses et consolantes que cet anniversaire éveille dans nos esprits. En termes vibrants, il remercie profondément les autorités genevoises de leur présence, leur fait part des sentiments de fidélité de tous les membres de la Société et lève son verre en leur honneur. Ce beau discours est très applaudi. L'élan est donné; tous les cœurs battent à l'unisson et c'est par de véritables acclamations que les orateurs sont accueillis.

M. Henri Fazy, conseiller d'Etat, avec sa maîtrise d'historien, fait ressortir tout ce que nous devons aux anciens défenseurs de Genève et porte son toast à

la patrie. M. A. Didier, président du Conseil d'Etat, est heureux de se trouver au milieu du corps enseignant ; dans une belle envolée, il déclare que les autorités placent en lui leur confiance et ne doute pas qu'il saura montrer à la jeunesse genevoise le chemin du devoir et du dévouement au pays. M. L. Latour, très acclamé, apporte le salut cordial de la *Société pédagogique romande*. Il remercie la Section genevoise de tout ce qu'elle a fait pour l'association qu'il préside et compte sur sa fidélité au drapeau et sur son appui. Il rappelle le rôle élevé qu'ont à remplir les instituteurs, leur mission sociale et patriotique et boit à Genève et à l'union des groupements pédagogiques cantonaux. Les applaudissements répétés qui accompagnent son discours lui montrent combien les collègues genevois lui sont reconnaissants d'être venu assister à leur fête.

Ensuite M. Adrien Lachenal, président du Grand Conseil, évoque éloquemment l'image de l'époque dont Genève célèbre le souvenir. C'est dans l'amour de la patrie que nous devons puiser la force de réaliser les progrès nécessaires. Change tes feuilles, dit le poète au chêne, mais garde tes racines. M. E. Odier, conseiller d'Etat, rencontre l'assentiment de tous les assistants en demandant que les enfants soient élevés dans les principes de courage moral et d'amour de la vérité sans lesquels l'éducation n'est qu'un vain mot. M. Piguet-Fages, président du Conseil administratif de la ville de Genève, dit tout le plaisir qu'il a eu à se faire recevoir membre de la Société pédagogique et parle du rôle important que l'école remplit dans notre pays comme moyen d'assimilation des étrangers, si nombreux à Genève. M. Pricam, conseiller administratif, adresse aux dames un toast plein d'humour et des mieux inspirés. M. Grosgrurin, professeur au Technicum, prononce une allocution très fine et très goûtée sur la réunion si heureuse qu'offre la Société pédagogique genevoise de membres appartenant à tous les degrés du corps enseignant. L'œuvre d'entente qu'ils accomplissent est bonne pour l'école et pour le pays. La flamme universitaire s'unit aux lumières que fournissent les autres enseignements pour projeter dans tous les esprits une même clarté. L'orateur porte la santé de notre cher président, M. Baatard, qui dirige depuis dix ans, avec le plus grand succès et un dévouement infatigable les discussions de la Société et qui a largement contribué au développement de cet esprit de solidarité intellectuelle dont les résultats ont été si féconds.

La série des toasts étant close, M. Pesson a pris avec le brio que chacun lui connaît les fonctions de major de table pour la partie récréative. Nous voudrions dire tout le plaisir que nous avons eu à entendre la charmante pièce de vers citée par Mme Tissot, les chansons romandes de M. Bratschy, les romances et récitations de Mlles Vidonne, Willy et Neydeck, de MM. Favre, Granger, etc. Mais la place nous manque, car ce compte rendu s'est fort allongé. Disons seulement qu'un bal très animé a terminé la fête.

L'un des principaux journaux de notre ville, parlant de cette brillante soirée, a dit qu'elle était vraiment digne de l'anniversaire qu'il s'agissait de célébrer et qu'elle a fait grand honneur à la Société pédagogique genevoise. R.

VAUD. — Mobilier scolaire. — A la suite de notre article concernant les *porte-cartes*, M. Mauchain, fabricant à Genève, et bien connu par ses bancs d'école de plus en plus appréciés, a envoyé au Musée scolaire un appareil de suspension pour cartes fort pratique et d'un prix tout à fait abordable. Si le nombre des commandes était assez élevé, ce nouveau porte-carte pourrait être livré au prix de 6 à 8 fr. par exemplaire.

Il a envoyé en même temps le dernier modèle de son banc d'élève à deux places, afin que les intéressés puissent se rendre compte des perfectionnements qu'il y a apportés depuis l'Exposition cantonale de Vevey.

— **Dictionnaire Gazier.** — Une souscription vient de nouveau d'être ouverte par le Département de l'instruction publique et des cultes, bureau des

fournitures scolaires, pour la livraison à prix réduit de cet ouvrage utile aux élèves de nos écoles primaires. Le nombre des exemplaires demandés dépassera 1500. Dans le courant des années 1901 et 1902, il aura été expédié ainsi, ensuite de souscription, plus de quatre mille exemplaires du dictionnaire Gazier. Ce nombre représente le tiers des élèves du degré supérieur. Il est à espérer que la prochaine souscription sera aussi importante que les deux premières et que les élèves peu fortunés surtout trouveront un appui auprès des autorités communales, ou peut-être même auprès de leurs condisciples, pour pouvoir se procurer cet excellent moyen de développement.

L. HENCHOZ.

— † **Henri Conod.** — Mardi 9 décembre, un long convoi accompagnait à sa dernière demeure Henri Conod, instituteur.

Personne ne s'attendait à son décès. Ce qui frappe surtout dans ce deuil, c'est sa rapidité. Mercredi 3 décembre, notre collègue a encore tenu sa classe comme d'habitude, et samedi matin, il expirait après deux jours de terribles souffrances.

En fonctions au Château depuis une année et demie seulement, Henri Conod avait su gagner la confiance des autorités scolaires et de la population, l'amitié de ses collègues et l'attachement de ses élèves.

Sur la tombe, le délégué du district de la Société pédagogique vaudoise, M. Pouly, a rappelé les qualités du défunt, et a adressé aux élèves de M. Conod, qui assistaient à la cérémonie, quelques paroles bien senties, les engageant à travailler toujours consciencieusement et à faire leur devoir. M. Pouly, a également adressé aux parents quelques paroles de sympathie de la part du corps enseignant vaudois et des collègues du district de Grandson.

M. Favre, pasteur, a parlé au nom du Département de l'instruction publique et de la Commission scolaire de Sainte-Croix. La cérémonie s'est terminée par quelques passages bibliques rappelés à l'assemblée par M. Meystre, pasteur.

Le corps enseignant du district de Grandson perd en M. Conod un collègue aimable, franc, jovial, serviable et aimé de tous.

Qu'il repose en paix !

C.

— † **Louis Böhy.** — Encore un jeune et vaillant instituteur qui, au début de la vie, est fauché comme un épi avant la moisson. Tout lui souriait : travail fécond, belles espérances ; il était adoré de ses élèves, aimé des parents et des autorités, lorsqu'une affreuse maladie est venue réduire à néant tout ce qu'on pouvait attendre de ce brave cœur.

Né le 7 octobre 1879, Louis Böhy montra de bonne heure beaucoup de goût pour l'étude. Il fréquenta d'abord les classes primaires de Lausanne et ses maîtres se souviennent encore de cet élève tranquille et travailleur. Il passa ensuite trois ans à l'Ecole industrielle cantonale, puis entra à l'Ecole normale. En 1898, il obtint son brevet. Il fut d'abord remplaçant à Palézieux, puis fut appelé à remplir définitivement le poste de Le Vaud. « Il a dans ce village (comme l'écrivait la commission scolaire aux parents du défunt,) creusé un sillon fécond dans lequel il n'a pas moissonné. » Hélas, la maladie l'obligea d'abandonner sa classe aux vacances du nouvel-an dernier. Il part pour Leysin, mais pas de place, il faut attendre jusqu'en mars ! Tout d'abord l'espérance revint dans le cœur de ce jeune collègue, mais une pleurésie se déclara tout-à-coup. Il fallût rentrer à la maison paternelle, et, après quatre mois d'inexprimables angoisses, Louis Böhy expirait, le 6 décembre dernier.

De nombreux instituteurs et amis, la Commission scolaire de Le Vaud en corps, ses anciens maîtres ont tenu à accompagner la dépouille mortelle de notre collègue. Près de la fosse béante, M. Beyeler, rédacteur, camarade d'école primaire et d'Ecole normale du défunt, a rappelé en termes émus la douleur immense que ressentaient ses amis.

Nous présentons à la famille affligée et particulièrement à son frère, notre collègue de Montreux, nos sincères et cordiales condoléances.

E. S.

VARIÉTÉ

Bonne vieille!

Conte de Noël.

I

— Et toi, Marthe, qu'as-tu trouvé dans tes sabots, ce matin? demanda Edmond en redescendant sur ses oreilles son gros bonnet de fourrure.

La jeune fille, qui était appuyée sur l'épaule de Germaine, sa sœur cadette, répondit en riant :

— Oh! il y a longtemps que je ne mets plus mes sabots sous la cheminée! Autrefois, papa m'en cachait toujours le contenu avec une petite verge, pour me chicaner : il me disait que c'était là le cadeau du bon Saint-Nicolas! Aujourd'hui, en m'éveillant, j'ai trouvé un beau livre de contes derrière mon oreiller.

— Et moi, un joli nécessaire, ajouta Germaine.

Edmond et Gaston, les deux fils du boulanger, bavardèrent encore longtemps avec leurs petites voisines, abrités de la neige qui tombait abondamment par le large auvent du chalet.

— Quelle journée de Noël! dit Gaston. Ce matin, j'ai mesuré l'épaisseur de la neige devant la maison : il y en avait près d'un mètre!

— Si ça continue ainsi jusqu'à ce soir, on en aura par dessus la tête!

Il en était tombé, en effet, de la neige, depuis deux jours! Par ce matin de Noël, le hameau, dont les chalets sont pittoresquement échelonnés sur la pente escarpée de l'Alpe, était déjà presque entièrement isolé de la vallée. Toute la contrée, chemins et ruisseaux, buissons et potagers, était drapée de la monotone splendeur de cette parure hiémale; les maisons et la petite église au minuscule clocher de bois avaient des airs étranges sous leurs gros bonnets blancs.

Devant la maison voisine, le postillon attelait ses deux chevaux gris. La grosse poste fédérale, la lourde patache jaune canari, avait été remplacée par un traîneau, et les bêtes, ayant froid dans la neige qui leur arrivait à mi-jambes, s'impatien- taient.

Alors, un jeune homme d'une vingtaine d'années, le chapeau jeté à la crâne, l'air déluré, sortit de l'auberge et demanda :

— On descend, hein, Jean?

— Oui, Benjamin! Mais, tu sais! je ne pense pas qu'il sera possible de remonter ce soir si la neige continue. Il faudra faire coucher les bêtes au bourg.

— Ça ne fait rien. En route, mon vieux! Il fait plus beau par en bas qu'ici. Ce n'est déjà pas moi qui veux m'embêter tout le jour de Noël au village!

Le postillon ne répondit rien et fit claquer son fouet.

— Hu! Et ne nous versez pas! Ce serait facile par un temps pareil.

En agitant leurs bruyantes sonnailles, les bêtes partirent et l'attelage disparut bientôt, creusant deux profonds sillons dans la neige nouvelle.

— Voilà la pauvre mère Michu qui est condamnée à passer seule son jour de Noël, observe Marthe, qui, malgré la gaité de ses quinze ans, est vite portée à une pitié sincère et profonde pour tous ceux qu'elle voit souffrir.

— Oui, son fils l'abandonne! Il n'a point de cœur ce Benjamin.

— Il est comme tous les ivrognes, ajoute Edmond.

— Et dire qu'elle est bien malade! Maman racontait hier que c'est à peine si elle peut bouger de son fauteuil. C'est la journée qui va être longue pour elle, là-haut, dans son chalet perdu!

— Je me demande si elle a seulement de l'eau et du bois. Benjamin est bien capable d'être parti sans lui avoir rien préparé. Hier soir, fort tard, on l'entendait encore chanter dans le village et, ce bon matin, je l'ai vu déjà entrer à l'auberge.

— La pauvre vieille!... Etes-vous pressés, Edmond et Gaston?... Venez

un moment à la cuisine ; il n'y a que maman. Je veux vous proposer quelque chose.

Et les enfants disparaissent dans le chalet.

II

Assise dans l'antique fauteuil où, jadis, mourut son aïeule, le mère Méchu, seule, triste, songe en regardant par la fenêtre aux petites croisées les flocons abondants qui toujours tourbillonnent dans le crépuscule naissant. Le tapis blanc, qui n'a cessé de monter, monter durant toute la journée, arrive maintenant au niveau de la fenêtre ; tout est enseveli, alentour : les sapins eux-mêmes, ne sont plus que d'immenses blocs enfarinés. Depuis le départ de son fils, elle n'a vu personne dans son mazot isolé ; et ses douleurs de rhumatisme, par ce temps froid et humide, la paralysent presque complètement. Avec peine, elle s'est levée, il y a quelques instants, pour jeter sur le foyer la dernière bûche qu'elle ait dans sa cuisine.

— Quand elle sera brûlée, j'aurai bien froid, pense-t-elle.

Et jamais elle n'aura la force d'aller elle-même au bûcher, derrière le chalet. Même elle le pourrait que la neige l'empêcherait de sortir ! Pauvre vieille !...

Non seulement ses membres endoloris sont transis, mais encore elle a faim ! La huche est vide, et personne à la maison pour la remplir ! Personne pour apporter dans son cœur, en cette journée de Noël, en ce jour d'Espérance, un gai rayon ! Personne pour réchauffer de quelque parole consolatrice son âme affligée !... Oh ! oui, pauvre vieille !... pauvre femme abandonnée, trompée dans ses plus beaux rêves, ses rêves de mère ! Elle songe maintenant à ce fils, à son Benjamin ! Où est-il à cette heure, l'enfant qu'elle aime malgré tout, ce garçon qui la fait tant souffrir, qui la laisse seule dans sa faiblesse et son infirmité, ce garçon lâche qu'elle ne peut pourtant s'empêcher de chérir encore ?... Où est-il ?

— Ah ! Seigneur, Seigneur ! Aie pitié de lui ! Ramène-le dans ta voie.

Il fait maintenant complètement nuit : le calme profond de la soirée vient encore augmenter la tristesse de sa demeure déserte. Péniblement, s'appuyant sur ses deux béquilles, elle va chercher la petite lampe, l'allume et ouvre sur la table la vieille Bible aux feuillets brunis. Lentement, en remuant les lèvres, elle lut le récit de la naissance du Sauveur et des bergers de Bethléhem : « Au même instant, il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux ! Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes ! »

Elle en était à cet endroit du récit de l'Evangile quand, soudain, — ô miracle ! — derrière la porte de son chalet, des voix douces, semblant descendre elles aussi du ciel, retentissent dans le profond silence de la nuit :

— Noël ! Noël ! Noël ! écoutez dans la nue
Des anges du Seigneur le glorieux appel.
Le Sauveur nous est né, saluons sa venue !
Noël ! Noël ! Noël !

La brave vieille écoute, ses mains tremblent en soutenant la lourde Bible,... un éclair joyeux enflamme ses regards. Dehors, la mélodie de Noël, douce toujours, monte, monte dans l'ombre.

— Voix d'anges ! murmura la mère... Voix bénies qui réchauffez mon cœur !... Voix de Bethléhem !... Voix d'enfants, ... d'enfants du Seigneur.

... Toc ! toc ! toc ! — Ouvrez aux enfants de Noël ! Ouvrez, chère vieille !

— Entrez, petits anges ! Il n'y a point de verrous chez la mère Méchu !

Les braves ! Leur a-t-il fallu du courage et de la persévérance aux deux frères et aux deux sœurs, à ces inséparables amis, pour gagner le mazot solitaire ! La neige portait bien pour être si fraîche, heureusement ! Et ils étaient arrivés sains et saufs avec tous leurs bagages. La grosse « luge » avait bien versé quelquefois ! Mais on n'avait fait qu'en rire en la rechargeant.

De son fauteuil, la vieille regarde, surprise, les deux jeunes filles entrer dans sa sombre cuisine. Elle a peine à les reconnaître sous leurs larges capuchons chargés de neige ; à côté de l'âtre où la flamme se meurt, elles déposent leurs petits paquets.

— C'est vous, les enfants ! Vous, mes anges de Noël ! Viens m'embrasser, Marthe ! Et toi aussi, petite Germaine. Mais comment avez-vous pu arriver jusqu'ici avec toute cette neige ? Et qu'est-ce qui vous a fait penser à moi, pauvre vieille abandonnée en ce jour de fête ?... Oh ! je sais : c'est le Bon Dieu qui vous envoie, le Bon Dieu qui n'oublia pas les bergers de Bethléhem ! N'est-ce pas, petite, c'est lui qui vous a amenées vers moi, ce soir ?

Mais, à ce moment, la brave mère ouvre de grands yeux : sur le seuil de la cuisine apparaissent les deux frères tenant un petit sapin illuminé. Les garçons entrent à leur tour et déposent l'arbre sur la table.

— Nous venons fêter Noël avec vous, madame Méchu, dit Edmond. Nous avons pensé que vous devez être bien triste de vous trouver seule aujourd'hui, et nos parents nous ont permis de vous faire cette petite surprise.

— Mais votre feu s'éteint ! Vous allez avoir froid.

— Oui, mon garçon ! Que serais-je devenue sans vous ce soir ? Je n'avais plus de bois à la cuisine, plus de pain dans ma huche, point d'eau. Et je ne pouvais aller moi-même ni au bûcher, ni au village, ni au puits.

— Comment, pauvre mère ? Et vous aviez faim et froid ?

— Oui, chers enfants !

Tous sentirent des larmes sous leur paupière en comprenant combien leur arrivée était opportune, en apprenant quels services ils pouvaient rendre à la brave femme.

Quelques instants plus tard, un feu joyeux faisait danser ses étincelles d'or sur les parois sombres de la cheminée, l'eau bouillait dans le coquemar, au bout de la longue crémaillère, et les fillettes plaçaient sur la table un pain bien frais, du poulet froid et le traditionnel gâteau levé.

... Réjouissez-vous, bonne vieille !... Dans le pauvre mazot, chez la mère délaissée, c'est aussi Noël... Noël, jour d'espérance, ... Noël, jour de consolation.

III

— Partout des marques de pas dans la neige ! Qui diantre a pu passer par là ce soir ? se demande Benjamin en avançant avec peine dans la direction du chalet.

Il a dépensé, dans l'après-midi, tout son argent à jouer et boire dans les cafés du bourg. Par bonheur pour lui, Jean le postillon a pu remonter au hameau avec son attelage et ils viennent d'arriver. Mais le fils débauché n'a plus un sou. Et, pourtant, il veut encore boire et jouer ce soir ! Il veut finir au cabaret cette journée de Noël. Sombre, il avance, mûrissant son horrible plan, retournant de tous côtés dans son esprit l'acte infâme qu'il va commettre. Dans un bas de laine, au fond du vieux bahut, sa mère cache quelques pièces d'argent : des économies qu'elle a faites dans les heureux jours où elle pouvait beaucoup travailler. Eh bien ! il le lui faut, cet argent ! Et si la vieille refuse de le lui donner, il le prendra de force.

— Elle est bien trop faible pour pouvoir se défendre, pense-t-il.

Et, dans son esprit alourdi par l'alcool, il règle à l'avance chaque détail de son acte odieux.

Il arrive près du chalet. Par la fenêtre, il voit que la cuisine est encore éclairée.

— La vieille veille toujours, pense-t-il. Il me faudra prendre l'argent de force.

Il ne possède plus en lui que les bas instincts de la bête fauve : satisfaire ses passions ! Plus aucun sentiment de pitié ou de respect pour celle qui, durant si longtemps, lui prodigua ses soins et son amour ! Et le moment est arrivé où il va devenir un voleur, et sa victime sera sa mère, cette mère qui l'attend !

Mais tout à coup, à l'intérieur de sa demeure, il entend des chants, des voix

douces et pures, comme si, dans le pauvre mazot, des anges étaient descendus du ciel pour protéger la vieille

Il s'approche, il écoute :

— Reviens à moi, âme égarée,
Reviens en ce jour solennel !
Pécheur, réponds à mon appel,
Adore, en cette heure sacrée,
Heure de paix : Noël ! Noël !

— Noël !... Noël !... répète à mi-voix Benjamin !... C'est Noël !...

Et soudain ce doux nom de fête éveille en lui quelque lointain souvenir d'enfance. Jadis, alors qu'il était tout petit, il se souvenait d'une nuit de Noël, oh ! si belle !... Il était éveillé, on croyait qu'il dormait. Furtivement, sa mère s'approchait de la cheminée de la chambre et remplissait de friandises ses lourds sabots. Vite, il fermait les yeux pour qu'elle ne sût pas qu'il l'avait vue, et, bientôt, sur son front, son front d'enfant heureux et pur, il sentait la tiédeur d'un long baiser. Oh ! ce baiser lointain, ce baiser maternel ! C'est étrange ! Mais il en savoure maintenant tout le charme et toute la douceur !... Il s'approche encore, encore il écoute :

— Reviens à moi, âme qui pleure !
Pauvre âme errante loin du Ciel !
Dépose au pied de mon autel
Ton lourd fardeau ! Viens et demeure
Auprès de moi : Noël ! Noël !

— Ces chants !... Ces voix d'enfants ! Quels souvenirs !...

Il songe quelques instants, puis il va vers la fenêtre et regarde par la fente laissée entre les deux volets mi-clos. O surprise ! Sur la table brille le petit sapin de Noël. Marthe est debout près du fauteuil, le bras passé autour du cou de la brave vieille, sa jolie tête blonde appuyée contre sa tête blanche. La petite Germaine, un genou à terre, tient dans ses mains les mains décharnées de la mère. Et Gaston se repose sur l'épaule de son frère qui lit dans la grande Bible, la Bible aux feuillets brunis qu'autrefois lui aussi lisait à haute voix le soir :

« Il s'en alla ensuite avec eux à Nazareth, et il leur était soumis. Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes ».

Ce tableau de paix et de bonheur le saisit. Il avait abandonné celle qu'il aurait dû chérir, et maintenant Dieu lui avait envoyé d'autres enfants pour la consoler et le remplacer au foyer. Et de quelle tendresse ils paraissaient l'entourer !... Et lui qui venait à cette heure pour... ! Oh ! quelle honte ! Il cacha son visage dans ses mains, s'assit sur le bord du puits et, pour la première fois depuis son enfance, il pleura.

Quand il aperçut, sur la neige, les quatre silhouettes des enfants de Noël qui s'éloignaient dans la nuit sombre, il entra à son tour dans la cuisine. La vieille eut un tressaillement en l'apercevant.

— Déjà, demanda-t-elle de sa voix la plus douce. Le temps est bien mauvais ce soir ? As-tu froid ?

Mais lui se précipita vers elle, et, comme tout à l'heure Marthe, entourant son cou de son bras nerveux :

— O mère ! Pardon, pardon ! Je suis un misérable..

Puis après un long silence, une longue étreinte :

— Prions, veux-tu, maman ?

... Doux carillon de Noël, sonnez dans leur cœur !... Carillon de paix et d'amour ! Sonnez le repentir !... Sonnez l'allégresse !...

Bonne vieille !... Pour toi aussi, c'est Noël ! Noël, jour d'espérance ! Noël, jour de consolation !

Paul-E. MAYOR.

A NOS LECTEURS

La longueur de certains articles nous oblige à renvoyer au mois prochain quelques travaux annoncés pour la fin de l'année.

RÉCRÉATION

Que nos lecteurs nous pardonnent si, aujourd'hui, l'*Educateur* prend un ton plus enjoué qu'à l'ordinaire. Après avoir fait entendre, durant toute l'année, la note grave, il lui sera bien permis, pour une fois, de donner la note humoristique.

Nous recommandons notre *Chronique amusante* aux futurs auteurs de manuels, comme une contribution importante à l'histoire des deux premières années du XX^{me} siècle !

L'année comique

Revue par Christophe.



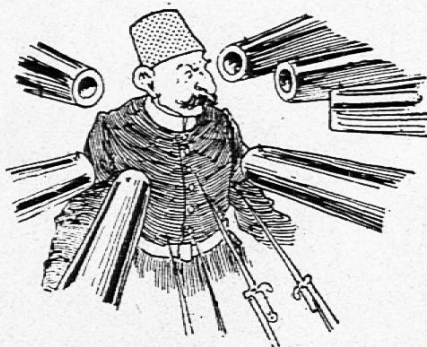
1901. — Octobre. — Rentrée des classes. Adieu les vacances ! — Eh ! oui ! c'est dur !... A qui le dites-vous ?



Octobre. — Santos-Dumont vient de doubler la tour Eiffel.
— Alors, dis, papa,..... elle a 600 mètres maintenant !



Octobre. — « Les troupes de la Colombie ont infligé à celles du Vénézuéla une défaite où près d'un millier d'hommes auraient péri. » Vois-tu, Léocadie, quand au lieu de 1 000 hommes il en périra 30 000, c'est que ces peuplades tropicales seront devenues tout à fait civilisées... » Ainsi parla M. Fenouillard.



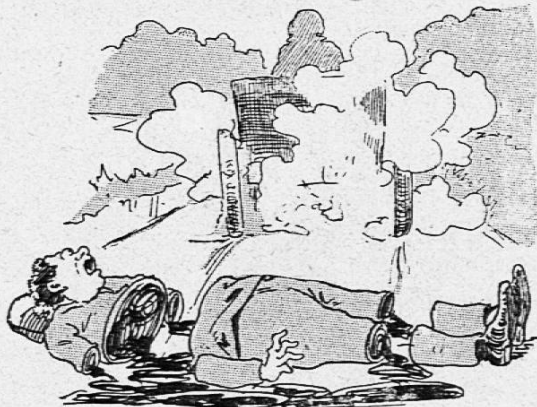
Novembre. — Le Grand Seigneur refusant de payer ses dettes, la France lui fournit quelques arguments qu'il comprend parfaitement... Et, de suite, les difficultés s'aplanissent.



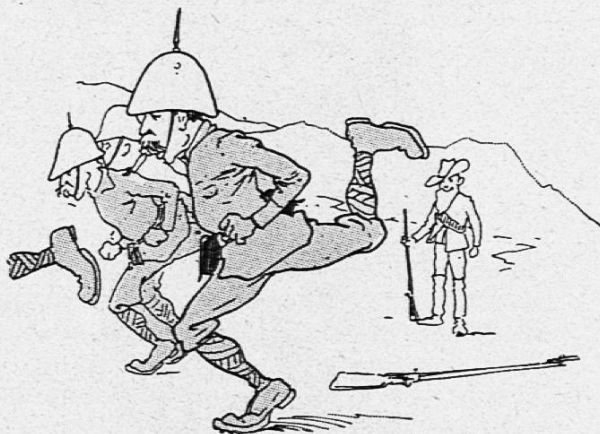
Novembre. — Li-Hung-Tchang rend le dernier soupir.



Novembre. — L'oncle Sam est scandalisé : Le président Roosevelt, qui est blanc, ayant invité à dîner un nègre, qui est noir, l'oncle Sam en reste bleu.



Décembre. — La Chambre adopte une proposition de loi établissant la responsabilité pénale des conducteurs de véhicules. De sorte que si vous êtes un peu abîmé par une auto, vous saurez à qui demander des dommages-intérêts.

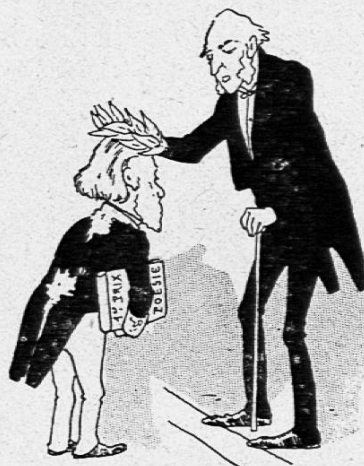


Décembre. — Les Anglais poursuivent les Boërs et le cours ininterrompu de leurs succès militaires.

N.-B. — La même figure peut servir pour tous les mois.



Décembre. — La Chambre tente par voie budgétaire une opération qui lui paraît urgente.



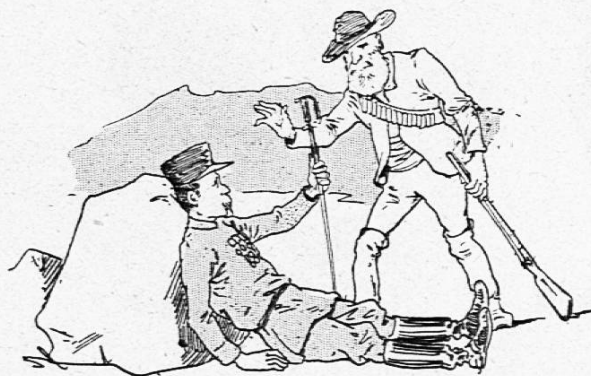
Décembre. — L'élève Sully-Prudhomme ayant bien travaillé reçoit le prix Nobel.



Janvier. — Les Anglais reçoivent d'un coup dans... l'Afrique du Sud leurs étrennes et leur petit Noël.



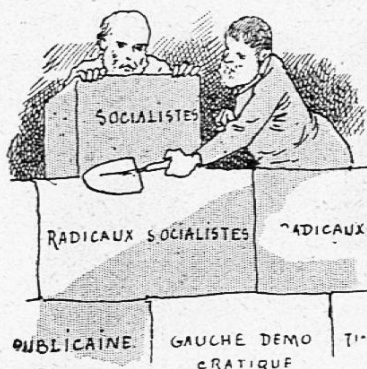
Février. — On parle beaucoup de supprimer le blanc de céruse. Les nègres du Soudan préféreraient que l'on supprimât les ruses des blancs.



Mars. — La pacification du Transvaal fait un pas immense. Lord Méthuen est fait prisonnier, par la faute de ses mules. « En France, dans des cas analogues », on dirait c'est le chat.



Avril. — Cécil Rhodes double son dernier Cap. On affirme que le remords n'est pour rien dans son trépas.



Avril. — Les républicains se préparent à soutenir l'assaut des réactionnaires masqués ou non.



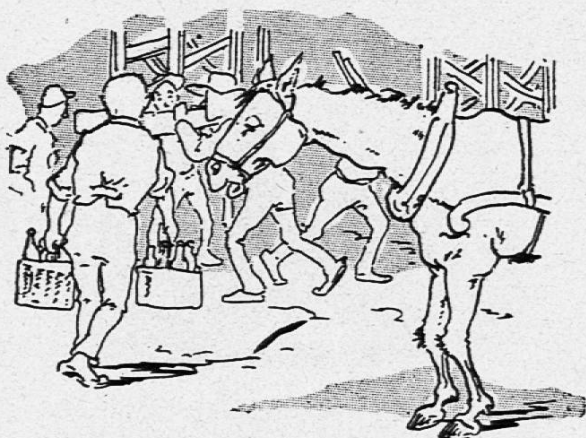
Mai. — On vient d'ouvrir un coffre-fort.



Mai. — M. Loubet en Russie. La température est plutôt fraîche, mais l'accueil est chaud.



Juin. — La paix étant signée au Transvaal, les Anglais célèbrent leur héroïsme avec toute la dignité voulue.



Juin. — Réflexion d'un cheval de Londres à la vue des préparatifs du couronnement : Moi, le jour où je me suis couronné, on m'a flanqué une volée ! »



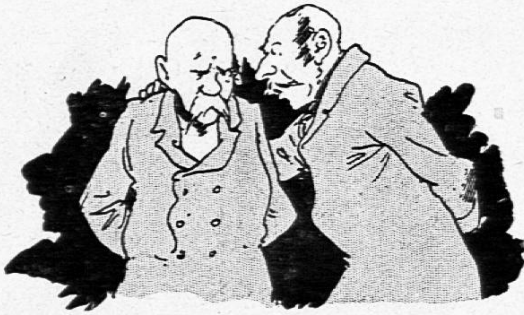
Juin. — M. Coppée (François) et le bonnet à poil qu'il porte toujours, au moins dans son cœur, secouent, si j'ose dire, la poussière de leurs souliers sur le seuil de la Patrie française.



Juillet. — Le Ras Makonnen vient visiter Paris. Les Parisiens sont séduits par la grâce avec laquelle le Ras sourit.



Juillet. — A peine le Ras a-t-il quitté Paris que le Schah nous arrive.

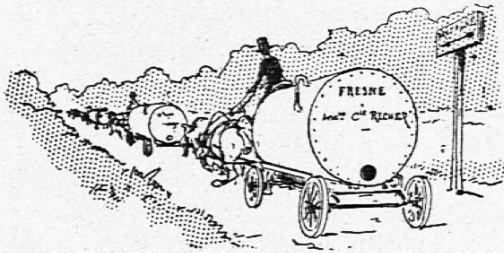


Juillet. — A la police : « Sais-tu pourquoi nous n'arrivons pas à retrouver les Humbert ? c'est qu'il n'y a pas plus d'Humbert que de chien vert. C'te femme-là, vois-tu, elle a inventé les Crawford, elle est bien capable de s'être inventée elle-même.... »

Voilà mon opinion ! »



Août. — Eh bien ! sir, voilà votre roi couronné ! — Aoh ! yes... maintenant il peut mourir.



Août. — Des messieurs très bien conduisent des munitions aux manifestants en Bretagne.



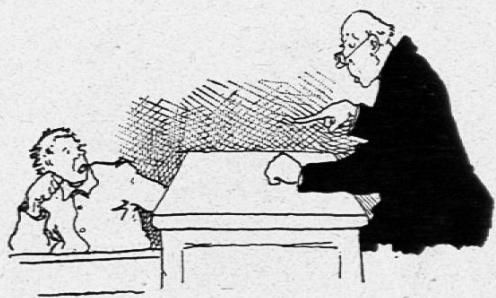
Août. — Les Parisiens s'en vont à la campagne pour se reposer des fatigues de la ville et faire provision de santé.



Septembre. — Quand je pense que j'ai quitté la mer parce qu'il y faisait mauvais !



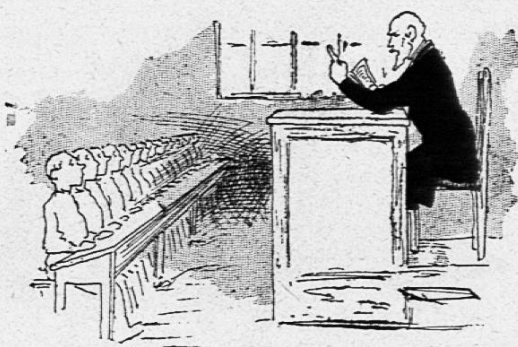
Septembre. — Le bureau météorologique n'ayant fait, toute l'année, que des prédictions fausses, ne veut pas survivre à son déshonneur.



Septembre. — Pourquoi, élève Pitanchu, refusez-vous d'obéir ?

— Parce que les ordres qu'on me donne sont contraires à mes opinions.

— Élève Pitanchu, je vous fais toutes mes excuses.



1^{er} Novembre. — Dans toutes les communes suisses les enfants rentrent en classe animés d'excellentes intentions.

